

Mario Brassard, Pierre Chatillon, Paul Savoie

Jacques Paquin

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36732ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2007). Compte rendu de [Mario Brassard, Pierre Chatillon, Paul Savoie]. *Lettres québécoises*, (126), 42–43.

☆☆☆ 1/2

Mario Brassard, *La somme des vents contraires*, Montréal, Les Herbes rouges, 2006, 60 p., 12,95 \$.

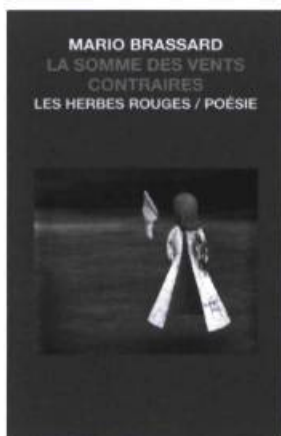
Étonnant abécédaire

Après une entrée remarquable avec *Choix d'apocalypses*, paru chez le même éditeur en 2003, Mario Brassard publie un recueil où domine une fois de plus le désir de composer l'inventaire (avant un choix, maintenant une somme) de petites fins du monde ou peut-être bien aussi une « encyclopédique pratique », comme le suggère l'un des intitulés du recueil.

Ces poèmes portatifs supportés par deux ou trois séquences brèves laissent entendre une voix mi-figue mi-raisin qui dialogue avec une destinataire, présente par intervalles dans le recueil. Un second registre, tout aussi épisodique, manifeste une voix qui ne se distingue de la première que par l'italique. Ce pourraient être des citations, des propos attribués à la destinataire ou des miettes de paroles recueillies ici et là, c'est sans importance. Ce qui compte, c'est le climat particulier de ces poèmes originaux, et j'utilise le mot à escient : l'écriture de Mario Brassard étonne et séduit par sa nouveauté mais sans jamais parler sur le spectaculaire. On serait bien en peine d'épingler cette poésie qui trouve sa niche dans les vents contraires ou dans les apocalypses. De quelle somme nous parle-t-on ici ? Le propos général de Mario Brassard ne se laisse pas si aisément saisir, mais il faut peut-être commencer par l'importance que prend le chiffre des expériences comme nous y invite le titre du recueil :

*Toujours plus d'entrailles à déchiffrer
De voix que l'on sort des décombres
Pour en faire des cloches.* (p. 42)

Ce discours porté, plus qu'il ne veut l'avouer, par un désastre intime, est préoccupé par les nombres, le calcul, « l'écart / entre le sol et la pointe de l'épée » (p. 35). Il ne chamboule en rien la diction poétique — tous les vers commencent par la majuscule convenue —, mais il fascine par cette tension entre l'inéluctable et aléatoire apocalypse et l'entêtement à y mettre de l'ordre. Sous l'apparente distanciation du propos, qui permet de contenir les tourbillons de l'existence, le poète affirme : « Le cœur est une science exacte. » Pourtant, la table des matières du recueil nous met les choses sens dessus dessous. Le poème « Milieu » est placé bien après ceux de la « Fin » et du « Début ». Mario Brassard s'en est remis à la langue, ce qui explique le désordre apparent : tous les poèmes apparaissent selon l'ordre alphabétique (les trois dernières lettres ne sont pas exclues). Il réitère donc le procédé de son premier recueil. Doit-on y voir le rêve d'une encyclopédie inachevée ou l'expression d'une nostalgie enfantine de l'abécédaire ? La fin est dans le commencement parce que « [c] est un rêve qui commence de dos » (p. 9), parce que c'est une poésie qui s'écrit à rebours et où « [l]es morts dictent leur première volonté » (p. 9). Amateur de bestiaire ou collectionneur d'un herbier de mots, le poète aime les coups de dés et



JACQUES PAQUIN

c'est évident. Pour tout dire, ce recueil exerce un charme certain. La sobriété et la précision de cette poésie compose un cadre idéal pour une émotion qui veut rester « fantôme » et ouverte à tous les vents contraires :

*Vents contraires, lettres fantômes
Nous dormons à la même nuit
Le sommeil aussi profond que la blessure
Tes pieds oubliés dans mes pieds
Ne sont capables d'aucun chemin* (p. 33)



MARIO BRASSARD

Comme le précédent recueil, *La somme des vents contraires* prend la forme d'un périple dans le langage, d'un « voyage fait à la main » (*Choix d'apocalypses*), qui conduit droit à la nuit et au silence. Si le cœur est une science exacte pour Brassard, c'est qu'elle se pratique aussi à froid, sans complaisance ni concession.

☆☆☆

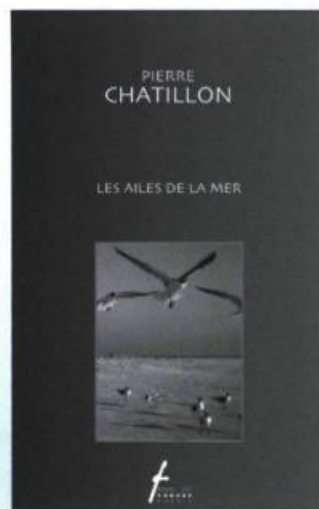
Pierre Chatillon, *Les ailes de la mer*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2006, 98 p., 10 \$.

Le vieil enfant de la haute mer

Au moment où j'écris ces lignes, Pierre Chatillon est sans doute installé sur l'île d'Anna Maria, où il se rend depuis plusieurs années pour échapper à l'hiver québécois. C'est aussi là qu'il a écrit son plus récent recueil, qui se veut un hommage à la mer.

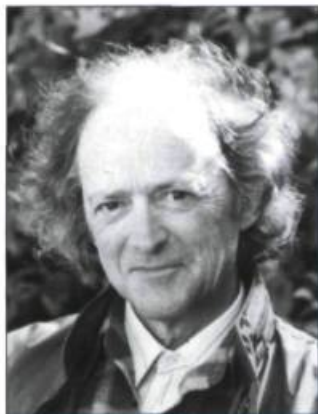
Voilà des lunes que le poète natif de Nicolet, à l'encontre de tout un courant qui valorise la négativité en poésie, a opté pour être le chantre de la nature et de la lumière. Chatillon envoie son coup de chapeau à Saint-Denis Garneau qui s'amusait dans « Un bon coup de guillotine » à imaginer sa tête sur le manteau de la cheminée :

*Je viens de me couper le cou
Je jette aux requins de la mer
Ma tête remplie d'angoisses
Je prends dans mes mains le soleil levant
Le fixe solidement sur mes épaules
Je marche débonnaire sur la plage* (p. 8)



Jules Supervielle, auteur de *L'enfant de la haute mer*, et créateur de ces curieux noyés qui gravitent doucement dans les profondeurs de la mer, exerce une influence sur le poète québécois. Mais la mort, sans l'occulter, Chatillon la transforme avec la liberté d'un enfant encore insouciant :

*Son corps enveloppé
de soies blanches
chaque mort assoupi
dans son cocon de brume
songe (p.33)*



PIERRE CHATILLON

Il faut avoir du métier pour persévérer dans une poésie entièrement dévouée à l'exaltation du monde sans jamais sombrer dans la puérité. Même à un âge où la mort semble plus proche que jamais (l'auteur a 68 ans), le plaisir de vivre et de l'écrire surtout ne se dément jamais après plus de vingt titres en poésie. Pourtant le poète ne joue pas non plus au jouvenceau et la possibilité de mourir, inédite me semble-t-il dans ce recueil, est reconnue sans peine par le principal intéressé : « je sais que je vais basculer sous peu / et disparaître sous les flots » (p. 66). Mais Pierre Chatillon, qui fait « semblant d'être éternel »

(p. 61), est trop occupé à faire que « chaque poème de [s]on livre / se déploie telle une aile / mouillée d'écume qui étincelle / et s'envole vers le ciel / intime de chaque lecteur » (p. 89). C'est une œuvre d'une extrême candeur, certes, mais elle a reçu depuis longtemps ses lettres de noblesse.

☆☆ 1/2

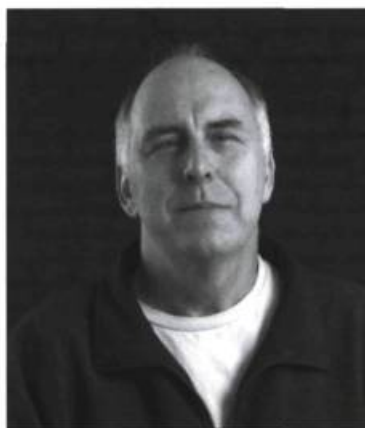
Paul Savoie, *Crac*, Ottawa, David, coll. « Voix intérieures », 2006, 140 p., 15 \$.

Un recueil qui ne fait pas craquer

Construit sous forme de triptyque, le plus récent recueil de Paul Savoie semble en proie à une grande agitation qui cherche à interpeller son lecteur.

Premier volet : ça claque, ça ne cesse de s'agiter là-dessous et il faudrait que ça sorte :

*sous la vague ensablantée
le serpent devient tous les serpents
de tous les bas-fonds
tout ce qui bouge
sous les surfaces apprivoisées
attend ce qui boîte trébuche
s'affaisse (p. 20)*



PAUL SAVOIE

*l'écran te cueille
le bleu l'enrobe
tu roules en lui
tel le fruit qui se fend
afin de cerner à l'intérieur
le noyau
la forme du cœur (p. 64)*

C'est la partie la plus emportée, lyrique du recueil, mais le propos comme l'ensemble restent difficiles à saisir. On a l'impression que le poète fait une charge contre une situation extérieure qu'il veut dénoncer. Il y a de la polémique dans l'air, mais on ne sait trop sur quoi s'exerce cette force de frappe. Le second volet, qui établit une parenté phonétique avec l'intitulé (*écran* ressemble à *crac*), offre une parole plus mesurée, plus intériorisée, et c'est aussi la mieux réussie à mon humble avis :

Écran intérieur, écran du ciel ou écran d'ordinateur, peu importe les interprétations. Cette section prend à contre-pied la précédente. « Bas-fonds » manifestait une résistance à l'attraction d'en dessous, celle-ci fait l'apologie de la chute. Baudelaire n'est pas loin, avec sa double postulation du ciel et de l'enfer. Mais tout à coup, dans la dernière partie, *crac!* une autre voix prend la relève. Écoutons cette rengaine :

*Faut pas s'laisser faire
faut pas s'laisser enfirouaper une autre fois
comme toutes les fois d'avant
depuis l'temps qu'on nous chante
qu'c'est pas nous qui avons gagné
c'te fameuse bataille-là
sur cette maudite plaine (p. 112)*

Pour le coup, j'avoue que j'ai totalement décroché. Il me semble entendre la plainte du colonisé, du vaincu (oui, les plaines d'Abraham refont surface), du rabâcheur, du sous-Miron, du phoque en Alaska, bref la pleurnicherie du défautisme. J'ai l'impression que Savoie se trompe de genre et qu'il tourne le dos au travail poétique échafaudé dans les deux sections précédentes.

IMPRIMERIE

LITHOGRAPHES

Tél.: 819.566.7611 Téléc.: 819.569.1414
Sans frais : 1.800.267.7611 Courriel : imprimeriehln@qc.airo.com

2605, rue Hertel, Sherbrooke (Qc) J1J 2J4